

Israël - Palestine : ces malades qui les gouvernent

une interview de Norbert Apter*

par Lucienne BITTAR

Israël et l'Autorité palestinienne sont dirigés par deux personnalités très fortes, troubles, Ariel Sharon et Yasser Arafat, qui s'enfoncent chaque jour un peu plus dans une logique meurtrière. Il y a trois mois, on comptait quotidiennement les morts par unité ; aujourd'hui, c'est par dizaine. La machine s'est emballée. Norbert Apter tente d'expliquer pourquoi il est presque impossible aux deux leaders de faire autrement et pourquoi il est si difficile aux artisans de paix de se faire entendre en période de guerre.

Norbert Apter : «Dès que la violence entre dans une relation, qu'elle soit établie entre deux personnes, deux nations ou deux peuples, celui qui en est victime est projeté dans une zone de besoins de base, ceux de la survie. Le psychologue Abraham Maslow explique fort bien ceci. Il a développé en 1970 une «pyramide des besoins» humains.¹ A la base, il a placé les besoins élémentaires, ceux de la survie physique et psychique (manger, boire, dormir, être sain d'esprit). Au deuxième échelon, on trouve le besoin de sécurité, qui induit la nécessité d'avoir des cadres de vie définis, des limites. Vient ensuite le besoin de relation (avoir des contacts, faire partie d'un groupe, combler le sentiment d'intégration), puis le besoin de réalisation, qui va avec la considération, l'estime de soi, le sentiment de reconnaissance, d'être utile. Et tout en haut de la pyramide, il a placé ce qu'il a appelé le besoin d'«autoactualisation», c'est-à-dire de renouvellement personnel, de recherche

spirituelle, de sens. Tous ces besoins et leur satisfaction peuvent se combiner.

»Mais quand le besoin premier, celui de la survie, se réveille puissamment, ce qui est le cas lorsque la violence s'installe, les gens se trouvent projetés dans une dynamique de vie et de mort. C'est le cas d'Arafat et de Sharon et d'une partie croissante de leurs populations. Ce sont des survivants et donc, à ce titre, des traumatisés : pour assurer leur besoin de sécurité, ils se mettent en position de survie.»

* Norbert Apter est psychothérapeute et formateur en relations humaines, gestion de conflits et médiation. A la fin de l'année passée, il s'est rendu à Sarajevo avec le CICR afin de former des psychologues de différentes ONG à l'accompagnement de personnes traumatisées par la guerre. Tant pour lui, de religion juive, que pour moi, d'origine arabe, cet article, publié dans un journal chrétien, est significatif d'une volonté de recherche de dialogue.

L. B. : *Comment définit-on un traumatisé ?*

N. A. : «Il s'agit d'une personne qui a vécu un ou plusieurs chocs non-cicatrisé(s) et dans le(s)quel(s) elle est encore coincée plus ou moins souvent. Tout être humain au cours de sa vie est confronté à des traumatismes, la perte d'un être cher, une trahison, etc. La question est de savoir si l'individu arrivera à les dépasser. Il est probable qu'Arafat et Sharon ne se soient pas remis des chocs de leurs histoires de vie. Chaque fois qu'ils en subissent un nouveau, celui-ci vraisemblablement réveille d'autres du passé. Et c'est ainsi qu'une nouvelle violence subie, réveille d'autres violences vécues.

»Ceci vaut pour les chefs des Palestiniens et des Israéliens, mais aussi pour leurs populations. Ces peuples sont depuis longtemps en situation de survie. Leurs blessures ont d'autant plus de peine à se cicatriser qu'ils ont dernièrement subi un choc psychique très important, l'échec des pourparlers de paix entre Barak et Arafat. La population israélienne a réellement cru que la paix était possible ; elle a misé sur Barak et était même prête à rendre la moitié de Jérusalem. Et je pense que de nombreux Palestiniens ont cru à la venue d'un Etat palestinien par la paix et ont donc misé sur la paix. De part et d'autres, j'ai vu ou entendu des gens désespérés, choqués, lorsque les négociations ont été interrompues. Le peu de confiance construite et les énormes espoirs nés ont littéralement explosés sous les bombes des terroristes et les représailles militaires.»

»Pour en revenir à Arafat et Sharon, ce sont donc des traumatisés. La partie «encore sous-choc» de chacun d'eux ne croit pas, ne peut peut-être même pas croire, en la réelle possibilité de la paix avec l'autre, ni la vouloir. Or, même s'ils ne représentent pas l'ensemble de leurs populations, ils ont, de par leur position, un impact énorme sur elles. Quand Sharon lance des

représailles à des attentats palestiniens, il blesse et meurtrit des familles palestiniennes. Et lorsque des kamikazes palestiniens se font sauter dans un bus, c'est un ensemble de familles israéliennes qui sont blessées et meurtries. Si la guerre ne touche que les militaires ou les terroristes, les chocs sont durs, mais on peut espérer les voir se cicatriser ; lorsqu'il s'agit de victimes civiles, c'est beaucoup plus long et difficile.

»Or Arafat et Sharon (de même que certains Israéliens et Palestiniens) fonctionnent comme des narcissiques - égocentriques. Chacun veut amener l'autre à plier devant lui, veut le diriger, prendre pouvoir sur lui. Martin Buber dit que pour qu'une relation s'établisse, il faut qu'il y ait réellement reconnaissance par chacun de l'existence de l'autre en tant que personne. Si à la place du *je - tu*, il y a *je - cela*, la relation est déséquilibrée.² Pour Sharon et Arafat, l'autre est un *cela* que l'on s'emploie à chosifier par des actes de violence : il pliera ou je le casserai.»

L. B. : *Les maltraitances vécues semblent d'autant plus difficiles à dépasser, qu'elles ont des racines historiques profondes. Pour reprendre la pyramide de Maslow, on pourrait dire que les Palestiniens souffrent d'un manque de sécurité chronique, le palier deux des besoins, dû à l'absence d'un cadre institutionnel, en l'occurrence d'un Etat. Les Israéliens aussi souffrent d'insécurité, de ne pas voir leur cadre reconnu par les pays voisins. Mais la situation ne se complique-t-elle pas du fait que le traumatisme des Israéliens juifs est beaucoup plus lointain à cause des pogroms successifs et de la Shoah ?*

En arrivant en Palestine, les juifs ont essayé de construire un territoire sécuritaire. C'est un échec. S'ajoute à cela le fait qu'ils se considèrent comme un peuple élu, qui devrait être moralement irréprochable, ce qui n'est, bien sûr, là encore pas le cas.

Cela ne rend-il pas encore plus difficile la réconciliation ? Il est pénible d'admettre que l'on n'a pas été à la hauteur de ses propres espérances.

N. A. : «Pour moi, cela n'a rien à voir avec la notion de peuple élu, avec la religion. C'est vrai, lorsque les juifs ont créé Israël, ils cherchaient à sortir des traumatismes répétés que l'histoire leur avait infligés. Ils ont voulu faire quelque chose d'hors normes, un Etat moralement au-dessus de tout soupçon. Ils voulaient lutter pour le conquérir, mais proprement. C'était une utopie, mais c'était aussi une réaction très saine.

»Lorsque l'on veut sortir d'une vie entachée par la violence extrême, deux voies s'offrent à nous : maltraiter à notre tour avec vigueur ou rechercher à vivre dans le juste, là encore avec extrême, pour se nettoyer. Choisir la deuxième option est bien sûr préférable, le problème est que, comme dans tout extrême, ce n'est pas tenable. Il faut petit à petit apprivoiser les limites de la réalité, réajuster le tir, faire son deuil de l'utopie. Tout le monde n'y arrive pas, d'autant moins dans l'insécurité.

»Quant aux Palestiniens, ils oscillent aussi entre faire la paix ou la guerre ; ils ont besoin d'un Etat, mais d'un Etat dont la population tire tout de suite bénéfice, où soient accessibles, pour reprendre Maslow, la sécurité, la relation, la réalisation... Ils projettent tant dans ce rêve. Sharon n'y est pas prêt et, dans sa gestion de l'Autorité palestinienne, Arafat n'a pas montré qu'il puisse leur offrir un tel Etat. Là encore, les désillusions sont cruelles, d'autant plus lorsqu'elles sont associées à l'angoisse extrême provoquée par les destructions et les morts quotidiens.

»Actuellement, chaque personne restée en vie, de chaque côté de la «frontière», peut mourir d'un instant à l'autre. Cela peut expliquer certaines positions considérées comme très dures aujourd'hui de part et d'autres.»

L. B. : *La situation paraît inextricable. Pour évoluer, ne faudrait-il pas qu'il y ait des médiateurs extérieurs ?*

N. A. : «Oui, des personnes ou des Etats qui ne se trouvent pas en situation de survie. La proposition de l'émissaire de l'Arabie Saoudite était intéressante en cela. Pourtant, un médiateur, pour être efficace, a besoin d'être neutre, sans préjugés ou préférences, sans enjeux propres ; ce qui là n'est pas le cas. L'Europe et les Etats-Unis ne remplissent pas non plus ces critères d'efficacité. En plus, depuis les attentats du 11 septembre, Bush s'est retrouvé lui aussi, du moins pendant quelques temps, dans une position de survivant. S'il comprend mieux aujourd'hui les traumatismes des populations de la région, il ne peut par contre les aider dans leur recherche de paix lorsqu'il fonctionne comme Sharon et Arafat, «encore sous-choc». Ces trois leaders tentent la toute-puissance pour combler leur impuissance.

»La paix nécessite autre chose : deux leaders (avec éventuellement une médiation appropriée) et deux populations qui dépassent, *en même temps*, leurs traumatismes respectifs, et ont le courage de *respecter réellement* l'autre, dans un processus de négociation et de construction.

»Face à l'ampleur du désastre, chacun d'entre nous à l'extérieur, y compris nos dirigeants, nos médias, avons le devoir urgent de lâcher toute partialité et d'entendre sans jugement l'incommensurable détresse de chacune des parties, afin de créer un climat favorable à l'émergence de cet état d'esprit nécessaire qu'implique la paix.»

L. B.

¹ *Vers une psychologie de l'être*, Arthème Fayard, Paris 1972.

² **Martin Buber**, *Je et Tu*, Aubier Montaigne, Paris 1938 et 1970.